

CURSIVES

cursif, ive :
adj. 1792 ;
cursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de currere,
courir.

I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive toute écriture
représentant
une forme
rapide d'une écriture
plus lente".
(M.Cohen),

Lettres
cursives.
Subst. La cursive.
V. Anglaise.
Ecrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).

cursives

cursif, ive : adj. 1792, cursif,
1532, latin médiéval cursivus,
de currere, courir. Qui est
tracé à main courante. On
appelle cursive toute écriture
représentant une forme rapi-
de d'une écriture plus lente.
(M. Cohen). Lettres cursives.
Subst. La cursive. V. Anglaise.
Ecrire en cursive. 2. Fig. V.
Bref, rapide. Style cursif.
Le Petit Robert.

Une rencontre avec

Bernard JOSEPH

Faux Semblants

Filigranes ouvre ses pages à Bernard Joseph pour une carte blanche .

C'est le photographe et autodidacte que nous accueillons, mais aussi celui qui a été Président du Centre Régional de la Photographie Nord Pas-de-Calais, de 1998 à 2003. Il est membre de deux collectifs de photographes : "Pour Voir" et "Territoire sensible".

Bernard Joseph a coordonné le numéro de la revue "Sensible" consacré à "l'autoportrait photographique".

Il est l'auteur de *Léda*, portfolio en écho avec le texte de Paul Eluard, ainsi que *Des Visages*, un essai photographique sur la déshérence de jeunes adultes (Mission Photographique Transmanche).

Les photos qui ornent ce numéro sont extraites des séries *Choses* (en cours) (p.16) et *Les jardins de mon père* (p.41) produites en collaboration avec Gisèle Bienne, auteure rémoise.

Bernard Joseph va aussi publié *Sur les traces de Thomas Bernhard*.

Il a exposé en France à Douchy les Mines au Centre régional de la photographie ; lors du Printemps culturel du Valenciennois ; et dans le cadre de *160 ans de photographie* à l'initiative des conservateurs de musées du Nord-Pas-de-Calais. Mais encore en Grèce à la Photosynkyria à Thessalonique.

Il travaille à un projet de portraits axé sur le multilinguisme des habitants de sa région, *Babel des mines* avec l'association "Mine de Culture(s)" (Pas-de-Calais).

Cursives reprend des planches extraites de *Faux semblants*, dans les parages de l'écrivain argentin Adolfo Bioy Casares.

Filigranes l'en remercie vivement.

Si nous accordons notre conscience, et tout ce qui nous distingue des objets, aux personnes qui nous entourent, aucun argument valable et sans réplique ne nous permettra de la refuser aux personnes créées par mon appareil.

Adolfo Bioy Casares,
L'invention de Morel ⁽¹⁾ (1940)

Je suis né dans une famille ouvrière. Mon père est devenu mineur de fond, comme son père avant lui. Silicose, reconnue à 100 % quelques jours seulement avant sa mort. Le charbon ç'avait été sa vie, sa mort aussi.

Mon enfance c'est Vicoigne, Sabatier, "Terrils terrils ô pyramides sans mémoire" ⁽²⁾, la Sainte Barbe ; c'est aussi le Plouich, La Franco-belge, les ducasses, les grèves, les solidarités, les accidents du travail, *La Tribune du mineur, Coup de pic coup de plume...* des noms qui riment avec exploitation charbonnière, fonderie, métallurgie, travailleurs...

Et puis le lycée à l'épreuve de la ségrégation sociale. Ce qui était en cause là-bas, c'était avant tout l'indignité dont était frappée ma famille à travers la façon de s'habiller, de parler, tout simplement d'être. L'école était cependant la seule issue pour échapper à la condition ouvrière.

Jeune enseignant, je suis devenu tout de suite militant au Groupe Français d'Education Nouvelle, un mouvement de recherche et de formation visant à l'émancipation de tous, contre les exclusions et l'esprit de fatalité.

Ma pratique photographique est bien entendu traversée par tous ces paramètres. C'est tout naturellement que j'ai articulé la photographie à mon enseignement de l'allemand, puis du français en collège, au lycée. Du reste, je considère que les ateliers ⁽³⁾ que j'ai pu inventer et dans lesquels la photographie a une place sont une face de la même pièce, celle de ma création.

L'ensemble des photographies de la série que j'ai intitulée *Faux semblants*, mon dernier travail, investit différents champs de la société contemporaine et un univers d'images dans lesquels le paraître est primordial, dans lesquels l'artifice, le factice ne sont pas nécessairement perçus comme tels. L'image photographique participe ici plus que jamais à la connaissance et à la mise en récit (en fiction) du monde. On ne sait pas assez que les systèmes visibles et invisibles de la communication, de la transmission des connaissances, et du pouvoir, instrumentalisent souvent cette image pour aveugler et soumettre, d'autant qu'avec l'avènement du numérique, les images sont déconnectées de leur origine matérielle.

Pendant plusieurs années, j'ai photographié les vitrines des magasins de prêt-à-porter féminin, au cours de déambulations dans les grandes villes de l'Europe du Nord-ouest.

De prime abord, on croit avoir affaire à des photos de mode, avec leurs stéréotypes ; un indice (une fine coupure au poignet ou à l'épaule, un teint cirieux, des reflets...) peut cependant amener parfois l'œil qui s'approche à interroger la véracité du visible. Et c'est bien ce dont il s'agit dans ce projet : procéder à un questionnement de la réalité.

(1) Adolfo Bioy Casares, *L'invention de Morel*, 10/18.

(2) Louis Aragon, "Enfer les mines", *Le crève-cœur*, Gallimard poésie.

(4) Pour ne citer que

* *Der Schneider von Ulm*, dans les parages de B.Brecht.

* *Photo-roman*, un atelier articulé sur le roman de Gisèle Bienne, *Marie Salope*.

* *Pongeries*, pour prendre le parti des choses avec Francis Ponge.

* *Les villes invisibles*, pour découvrir l'œuvre d'Italo Calvino.

Ma démarche n'est cependant pas le fruit d'un arpentage systématique et documentaire comme celui d'Atget photographiant les vitrines du Paris au début du XXème siècle. Elle n'a pas de caractère typologique comme c'est le cas pour *Eux / Them* (4) de Marylène Négro (5), qui s'est attachée à photographier une série de visages de mannequins de cire.

Je me démarque des caractéristiques d'une photographie plasticienne contemporaine : sérialité, frontalité du point de vue, manipulations, formats imposants.

La vitrine, espace déjà scénarisé se trouve, dans ma syntaxe, transfigurée par des choix en matière de prise de vue et de cadrage. Le recours à la couleur sert aussi cette interrogation générée par le trouble de l'illusion et du simulateur.

Faux semblants est une mise en abîme de la photographie, j'exploite pleinement les deux figures fondatrices qui marquent les origines de la photographie : le miroir et la fenêtre.

La vitrine offre un spectacle auquel se superpose le reflet du monde extérieur. Werner Graeff, dans un des manifestes de la "nouvelle photographie" (6), encourageait ses lecteurs à photographier les reflets: "*Quand vous photographiez une vitrine ou des objets polis, on vous dit de prendre garde aux reflets. N'y a-t-il pas suffisamment de cas où les reflets ont un charme particulier ?*"

Elle se veut aussi le lieu de la projection imaginaire du badaud qui est aussi un consommateur potentiel puisqu'elle est un vecteur du capitalisme de la séduction.

Pierre Devin (7), dans sa critique souligne que *Faux semblants* rend compte d'une "présentation aseptisée de la vie ici et aux antipodes des femmes réelles qui besognent à la production.

Le modèle féminin de la société globalisée, blanc, jeune, filiforme, blond, entre Barbie et Madona, participe d'un monde préfabriqué et d'une sexualité virtuelle."

Les fragments de textes qui accompagnent les photos nous ramènent à la lecture du roman de Bioy Casares, *L'invention de Morel* et nous emportent paradoxalement loin d'elle.

Parfois décalé, dissocié, autonome, le texte démultiplie les photographies, les surdétermine, leur donne de la profondeur. Il force le lecteur à une reconstruction imaginaire largement ouverte et libre, où jouent les correspondances, avec les images mais aussi avec d'autres de mes œuvres.

Devant le poids des modèles dominants, on ne peut qu'être en proie aux difficultés, à l'inconfort, quand il s'agit d'assumer sa différence.

Créer, faire de la photographie, c'est à la fois avoir une pratique et mener une réflexion sur la photographie et le rapport qu'elle peut avoir au monde. C'est produire du sens, des formes, rendre visible ce que le monde du spectacle occulte ou fait passer pour naturel. Cela implique de résister, pas tant en inventant de nouvelles manières de voir, de dire, de faire qu'en développant une forme d'attention au visible, en débussant les fissures pour s'y loger, pour les creuser en déjouant la spéculation, la complaisance, les fausses dénonciations.

C'est chercher la beauté comme réinvention constante du rapport entre le sensible et l'intelligible.

B.J.

Pour tout contact :
joseph.bernard2@wanadoo.fr

(5) *Eux / Them* est une oeuvre de la collection du FRAC Languedoc-Roussillon.

(6) Werner Graeff, *Es kommt der neue Fotograf*. Verlag Hermann Reckendorf, Berlin, 1929.

(7) Préface d'un livre à paraître.



Quand j'étais gosse, je jouais à faire des découpages dans les illustrations de livres : je les regardais très longtemps et des objets se mettaient à apparaître, indéfiniment.
A.Bioy Casares



(c) Bernard Joseph, *Faux semblants*

(c) Bernard Joseph, *Faux semblants*



Pour faire des reproductions vivantes,
il me faut des émetteurs vivants.
Je ne crée pas la vie.
A.Bioy Casares



(c) Bernard Joseph, *Faux semblants*

(c) Bernard Joseph, Faux semblants



Pas un seul témoin n'admettra qu'il s'agit là d'images.
Et si maintenant apparaissent les nôtres, vous-mêmes ne me croirez pas.
Il vous en coûtera moins de penser que j'ai engagé une compagnie
d'acteurs, d'incroyables sosies..
A.Bioy Casares



(c) Bernard Joseph, *Faux semblants*

(c) Bernard Joseph, *Faux semblants*

